

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ANDRÉ GIDE : *Nouvelles pages de Journal, 1932-1935* (1 vol., Gallimard, éditeur). — *Retour de l'U. R. S. S.* (1 vol., Gallimard, éditeur). — LÉON TROTSKI : *La Révolution trahie*, traduit du russe par Victor Serge (1 vol., Grasset, éditeur).

On n'ignore pas que c'est au cours d'un voyage qu'il fit au Congo, voici déjà dix ou onze ans, que le cœur de M. André Gide s'ouvrit aux préoccupations sociales, genre de souci auquel il était demeuré jusqu'alors presque entièrement fermé. Je dis : le cœur, car c'est bien la sensibilité qui, d'abord, chez lui, fut intéressée dans le débat. Pour la première fois, devant certains abus, M. Gide s'apercevait que l'exploitation de l'homme par l'homme existe sur la terre. Et que les exploités ici fussent des noirs ne changeait rien à la question. N'étaient-ce pas toujours des hommes ?

De retour dans son domaine de Cuverville, le voyageur, rassemblant ses notes, se prit à méditer sur sa découverte. La douceur un peu molle du climat normand lui parut s'être enrichie d'un poison, qui le préservait de la torpeur où, d'ordinaire, il glissait au milieu de ses herbages. Une inquiétude nouvelle, délice affreux, s'était insinuée dans son âme, comme une autre « nourriture terrestre » dont il se repaissait amèrement.

Au surplus, la chance de ce nouveau tourment survenait quand, l'homme ayant pris de l'âge, le besoin de la création littéraire se faisait chez lui moins urgent ; ou du moins quand l'être aspirait à quelque relâche, dont il sentait, par avance, quel vide en résulterait bientôt dans sa vie. Cela, c'est Gide lui-même qui l'avoue, car, dans ses variations, Gide est toujours sincère ; et, travaillé de scrupules comme il l'est — par atavisme protestant, peut-être — sa tendance est plutôt d'aller au-devant des accusations, non pour les écarter, mais pour leur montrer la voie.

Donc, Gide s'était mis à souffrir de l'inégalité sociale. Il déplorait l'injustice et bénissait la souffrance que l'injustice lui causait. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il jouissait de cette souffrance comme d'une volupté déchirante, mais il jouissait de l'intérêt passionnant que l'existence avait pris maintenant pour lui à la faveur de cette angoisse. Il retrouvait ainsi par un détour, aux approches de la soixantaine, un puissant moyen de combler ce qui fut toujours son vœu, depuis le temps de *l'Immoraliste* et des premières randonnées algériennes : vivre intensément, ne pas s'endormir, échapper au repos. Cette fièvre, sans doute, a sa noblesse. Mais le darger commence quand la fièvre est partagée, quand ce qui n'est, au fond, qu'une expérience personnelle, rien qu'un moment psychologique, une tentation du démon, est considéré par de naïfs jeunes gens (sans parler des naïfs d'âge mûr) comme une doctrine. Là est la lourde responsabilité de Gide : si ondoyant qu'il soit, il lui faut faire à chaque instant des prosélytes, il exige qu'on le suive, c'est-à-dire qu'on adhère à tous ses changements. Sa fatalité, son souhait même est de décevoir. Il ne veut pas vous tromper, il veut que vous admettiez qu'il ne vous a pas trompé quand il se sépare de vous. Sa loi — ou son vice — est dans cette dissidence perpétuelle, dans l'hérésie continue.

Pourtant certains purent penser, il y a environ quatre ans, que cet esprit

continue.

Pourtant certains purent penser, il y a environ quatre ans, que cet esprit moiré était à la recherche d'une couleur uniforme, qu'il était las de ses perplexités, de ses fuites et de ses chatoiements. Ceux qui le connaissaient mal s'imaginèrent qu'il était en quête d'une règle extérieure à lui. Si Gide eût été essentiellement ce qu'on nomme un négateur, l'évolution aurait moins surpris, car nier c'est encore affirmer ; or, la tendance profonde de Gide est plutôt dans l'exercice inlassable, intempérant du libre examen. Bref, l'on apprit un jour que l'écrivain s'était rangé au communisme.

Cela fit un beau tapage. Pas seulement dans les milieux littéraires français, mais, d'abord, chez nous, en dehors de ces milieux, puis en dehors de nos frontières. Les bureaux du Komintern, qui sont très experts dans le maniement de la propagande, ne manquèrent pas de citer cette conversion en exemple à la jeunesse intellectuelle de tous les pays et de s'en prévaloir auprès des masses — lesquelles ignoraient complètement qui était ce nouveau camarade, appelé André Gide, mais ne laissaient pas d'être impressionnées quand on leur disait que cet homme que les bourgeois saluaient comme un maître, un grand-duc de l'esprit, était venu à eux. (Il est vrai que, dans son *Journal*, M. Gide écrit : « Spinoza était un prolétaire ». En quoi il se trompe. Spinoza appartenait à une famille aisée. Il polissait des verres de lunettes un peu comme Tolstoï fabriquait des bottes. Mais ceci est un détail. Passons).

Beaucoup d'hommes de lettres français toutefois demeuraient assez sceptiques, non pas quant à la sincérité du nouveau converti, mais quant à la durée, à la fixité de sa nouvelle foi. Quelques-uns, au début de 1935, imaginèrent d'organiser une sorte de petit consistoire, où M. Gide lui-même serait invité à venir s'expliquer sur son cas. Gide dut avoir grand plaisir à se prêter au jeu. Quelle satisfaction donnée à son orgueil ! Quel hommage rendu à son importance ! Quelle occasion aussi de sarcasmes ses confrères ingénus ne lui offraient-ils pas là ! J'entends de raillerie cachée, savourée en secret, derrière l'expression sérieuse du visage, la gravité doctorale des lunettes d'écaille.

Le colloque eut lieu rue Visconti, à l'« Union pour la Vérité ». Il se rencontra dans cette bizarre assemblée un théologien catholique (mais je me hâte d'ajouter : laïque), M. Jacques Maritain, pour soutenir la thèse suivante : « Gide lutte contre sa propre nature pour en finir avec ses doutes continuels, pour adhérer. Il faut lui tenir compte de cette bonne volonté pathétique, de cet effort sanglant. Quelle que soit l'erreur liée ici au contenu de la foi, l'acte de foi est d'essence louable. » J'ai résumé la pensée de M. Maritain, mais, en substance, c'est bien cela qu'il a dit. Parole généreuse, voire profonde, mais qui n'allait pas sans péril. Non seulement elle entr'ouvrait la porte à l'hérésie en général, dès l'instant qu'elle lui trouvait une excuse dans l'élan de sa ferveur, mais, dans le cas particulier de M. Gide, elle supposait un ferme propos qui ne se pouvait concevoir que par un dépouillement total de la nature même. Je sais bien que, dans notre religion catholique, de telles

transformations ne sont pas impossibles sous l'action de la Grâce. Mais on peut parler de conviction, peut-être même de foi communistes ; de grâce communiste, point, si ce n'est par plaisanterie, la grâce étant de l'ordre du sacré.

D'ailleurs, les *Nouvelles pages de Journal* que publie aujourd'hui M. André Gide nous apprennent, ou confirment à ceux qui le prévoient, que, à cette date de février 1935, il y avait au moins un an et demi, déjà, que le nouvel adepte redoutait de s'être engagé trop avant : « Ce qui m'effraie, écrit-il (29 août 1933), c'est que cette religion communiste comporte, elle aussi, un dogme, une orthodoxie, des textes auxquels on se réfère, une abdication de la critique... C'est trop. » Longtemps, dès 1931, comme en témoignage son *Journal de 1929-1932*, paru en 1934, il se défendra contre l'embrigadement. A l'encontre de l'évidence même, il essaiera de se persuader qu'une certaine liberté de l'individu en tant que valeur sociale sera sauvegardée dans le cadre du communisme, car, écrit-il à la date du 3 août 1935, « tout effort de désindividualisation au profit de la masse est, en dernier ressort, funeste à la masse elle-même ». Mais il ne laisse pas d'être inquiet. Cependant il assiste à des meetings, à des congrès. Quoique traversé de doutes en secret, il n'en goûte pas moins les applaudissements, les ovations, qui accueillent ses entrées dans les assemblées populaires. Cette chaleur humaine l'émeut. Les larmes lui viennent aux yeux, brusques attendrissements que lui-même attribue à quelque faiblesse cardiaque. Les effluves du monstre, son odeur de lion, le troublent physiquement. Lui, si compliqué, si subtil, il trouve dans la compagnie des simples une atmosphère de candeur où il se détend. Parfois, telle est son euphorie que sa perspicacité habituelle, son ironie, son « satanisme » l'abandonnent singulièrement, et il écrit, en 1935, dans son *Journal*, c'est-à-dire pour lui-même, en dehors de toute complaisance envers la propagande, des jobarderies de ce calibre : « La bourgeoisie est paresseuse, jouisseuse et veule (j'entends par bourgeoisie les « rentiers ») ; le peuple actif et résolu. Celui de l'U. R. S. S. est en train de nous donner un exemple admirable : ce qu'il veut qu'on lui serve, ce n'est pas du Georges Ohnet, délice de notre bourgeoisie, c'est du Pouchkine et, quand il joue, ce n'est pas à la belote, c'est aux échecs ».

Il est vrai que, lorsqu'il notait sérieusement cette bourde, M. Gide se fiait aux renseignements qu'il tenait de quelque Ilya Ehrenbourg ou autre écrivain soviétique « en mission », il n'était pas encore allé en U. R. S. S. Quand, à son retour de ce pays, il revit les épreuves de ses *Nouvelles pages de Journal*, j'imagine qu'il dut sourire en relisant cette phrase. Mais admirez ici sa bonne foi. Il aurait pu la supprimer. Il l'a laissée. Par un sentiment, peut-être, de ce que les psychanalystes appellent « auto-punition ».

C'est seulement l'été dernier que M. André Gide s'est rendu en U.R.S.S. pour la première fois. Qu'il ait mis si longtemps à entreprendre ce voyage.

C'est seulement l'été dernier que M. André Gide s'est rendu en U.R.S.S. pour la première fois. Qu'il ait mis si longtemps à entreprendre ce voyage, qu'il ait pu résister plusieurs années aux invitations qui lui furent certainement faites souvent par Moscou, cela déjà était un signe. C'est environ 1930 qu'il avait soudain proclamé qu'il donnerait volontiers sa vie pour la cause des Soviets. Mais, dès cette époque, il était évident qu'il eût préféré la donner de loin, dans une sorte d'éblouissement intellectuel qui lui eût épargné le contact avec le prolétariat organisé. Puis, nous avons vu comment le flot, qu'il avait d'abord caressé du bout de son orteil, l'avait emporté dans ses remous, comment lui-même, au souffle d'une jeunesse ardente, s'était souvent grisé. Cependant, il ne parlait toujours pas, et cette inertie, ces ajournements commençaient à tourner au scandale. Il ne parlait pas parce qu'il retardait sans cesse le moment où il lui faudrait confronter ses rêves avec la réalité, parce qu'il redoutait de cruelles déceptions, parce qu'il pressentait ce qu'il verrait là-bas et parce qu'il savait que ce qu'il aurait vu, il ne pourrait, à son retour, s'empêcher de le dire. C'est ce qui arriva. Un jour, enfin, il partit. Il fut accueilli comme un envoyé extraordinaire de la civilisation occidentale, voyagea comme un prince, ou comme un commissaire du peuple, en wagon-salon (ce dont sa délicatesse de fin bourgeois français, d'intellectuel protestant de bonne souche, dédaigneux de l'« épate », fut quelque peu gênée), regarda autour de lui, avec l'œil d'un homme né rue de Médicis, à Paris, et dont le père, un professeur de Droit, était natif d'Uzès, dont la mère, une Rouennaise, appartenait à une vieille famille de robe, les Rondeaux de Montbray. Pourquoi je rappelle ici les origines du pèlerin, de ce grand contempteur des familles, de cet ennemi des foyers (d'ailleurs fidèle au sien et à sa terre même) ? Ah ! point uniquement par malice. Mais pour expliquer l'arrière fond de l'être, ce qui, de la race, subsiste par delà l'intelligence exceptionnelle de l'individu, par delà cette exagération du sens critique qui va, chez lui, jusqu'à retourner les armes du raisonnement contre ses camarades de la veille, contre les idées, les systèmes pour lesquels l'homme eût consenti hier à mourir. Lucidité, probité, erreur, peut-être, erreur souvent dans le domaine de la théorie, jamais mensonge, jamais fausseté dans le domaine des faits, objectivité absolue, horreur des préjugés qui vicient les constats, horreur du conformisme. Quelle imprudence que d'avoir convié ce regard investigateur, inquisiteur par nature, à se promener librement à travers un pays asservi, monstrueusement compartimenté, mécanisé, un pays entretenu dans une invraisemblable ignorance de ce qui se passe en dehors de ses frontières et dans l'orgueil puéril de quelques travaux hydrauliques, de quelques barèmes d'usines, d'un métropolitain ! Oui, quelle gaffe des Services de la Propagande que cette visite d'André Gide en U.R.S.S. !

*Retour d'U. R. S. S.* est le titre que M. Gide a donné au recueil de ses notes. On s'étonnera, peut-être, que le carnet soit si mince. On eût sans doute souhaité à l'ouvrage des proportions mieux en rapport avec l'étendue et la complexité du sujet. Dans cette réserve faut-il voir quelque embarras de l'auteur, en dépit de la volonté qu'il a de ne rien celer ? Non,

j'y verrais plutôt le scrupule de ne rien avancer qui ne soit une vue directe, une observation personnelle. Ensuite, le livre est bien dans la manière de Gide : concise, délicate, curieuse, allusive. Même là où il est profond, Gide semble toujours effleurer. Tel qu'il est, ce livret d'une centaine de pages constitue la critique la plus cinglante qui ait jamais paru en France contre le régime soviétique.

M. André Gide, évidemment, ne renie rien de son idéal communiste. Il lui arrive même encore de confesser sa foi sous une forme « sensible », larmoyante (ô Rousseau !) et avec une ingénuité qui surprend. Par exemple, de quelques moments passés avec la jeunesse de l'U.R.S.S. il parle (ainsi que me le faisait remarquer notre ami Gérard Bauër) avec extase, comme si une jeunesse quasi pareille, sportive, bien entraînée, n'existait nulle part ailleurs. Mais force est à Gide de constater que, sur les principes essentiels dont tout le reste du système découle, la dictature stalinienne, loin d'être en accord avec l'idéal primitif du communisme, ou du moins avec la conception que lui-même, Gide, s'en faisait, lui tourne carrément, brutalement le dos. Ici, Gide se rencontre avec Trotski. Quoiqu'il n'y ait entre eux aucune accointance politique, quoique l'idée de la « Révolution permanente », qui est à la base du trotskisme, demeure étrangère à Gide, il est indéniable que, sur le terrain critique, les constatations des deux hommes coïncident en plusieurs points. A telles enseignes que Gide eût pu donner à maintes pages de son carnet de route le titre que Léon Trotski a donné à son dernier livre : *La Révolution trahie*.

Cet ouvrage de Trotski, du reste, est de ceux que tout le monde doit connaître. On entend bien que ce n'est pas sur la partie positive, doctrinale, du livre que nous voulons attirer spécialement l'attention. On sait où mène le trotskisme. Mais la partie qui concerne le régime stalinien, fondée sur un impressionnant appareil de faits indiscutables, est de nature à éclairer l'opinion. Cela nous change des panégyriques dus à tant de voyageurs pilotés par l'*Intourist* !

Ainsi les objections les plus fortes qu'ait soulevées jusqu'à ce jour la vie sociale en U.R.S.S. ont pour auteurs deux hommes, dont l'un est un « sympathisant », un « ami », un « invité » du gouvernement soviétique actuel, l'autre un des plus actifs artisans de la Révolution d'Octobre, un ancien compagnon de Lénine, le dernier survivant de la « vieille garde ».

C'est dans un sentiment de révolte (d'ailleurs demeuré platonique) contre l'inégalité sociale que M. André Gide est venu au communisme. Or, il n'a trouvé en U.R.S.S. qu'inégalités et privilèges au profit d'une minorité de fonctionnaires, de techniciens et d'ouvriers qualifiés.

En outre, un conformisme effrayant de la pensée; l'écrasement de l'individu, l'absence totale de liberté d'opinion, un terrible réseau secret de surveillance et d'espionnage, la crainte, la platitude, les louanges hyperboliques, le mensonge officiel, et la divinisation d'un maître plus inaccessible dans son Kremlin qu'Abdul-Hamid, autrefois, dans Yldiz-Kiosk.

Mais pour comprendre l'erreur commise par André Gide, il faudrait remonter plus haut. La source de l'équivoque est dans l'étrange confusion qu'il fit entre l'idéal chrétien et l'idéal communiste, entre le Christ et l'Ante-Christ. Nous y reviendrons quelque jour.

FRANÇOIS PORCHÉ